

Les Carnets du Dessert de Lune
67 rue de Venise
1050 Bruxelles -B-
Téléphone & télécopie : 00 32 (2) 511 57 51
dessertdelune@skynet.be
www.dessertdelune.be

© Les Carnets du Dessert de Lune, 2011

Les âmes petites

Du même auteur

La transparence et l'équité, auto-édition sous l'égide de
Paul Vincensini, 1975

Haies vives, édition L'Idée bleue, 2005

Furtive, édition Éditinter, 2007

Apnée du soleil, Soc et Foc, 2010

Véronique Joyaux

Les âmes petites

Couverture
Nihad Wicho

Préface
Jean-Pierre Brèthes

Collection Pleine Lune

« *Une petite grande âme venait de s'envoler* »
V. Hugo. Les Misérables.

Préface

La poésie sociale serait-elle de retour ? On sait qu'il n'y a rien de plus difficile à réussir. Il faut beaucoup d'empathie pour les classes sociales défavorisées pour éviter l'emphase ou la thèse. Beaucoup s'y sont cassé la figure. Victor Hugo pourtant a eu quelques belles réussites en ce domaine : dans *Le mendiant*, par exemple, poème du recueil *Les contemplations*, il fait l'éloge de la misère en la sublimant (dernier vers : *Sa bure où je voyais des constellations*), comme il a su le faire dans son épopée en prose, *Les misérables*. C'est justement à ce dernier livre, et en particulier à la figure du gamin de Paris, Gavroche, que se réfère ouvertement Véronique Joyaux par le titre qu'elle donne à son recueil de poèmes : *Les âmes petites*. Après tout, il y a de plus mauvais patronages !

Véronique Joyaux nous « *entrouvre les portes* » de ces humbles demeures où vivent les gens simples, ceux qu'on ne voit plus, parce qu'ils sont « *si loin/ si proches* », ceux qui connaissent « *l'importance de chaque geste/ le poids de « l'âme et de la fatigue* », ceux qui vivent dans « *un espace petit* », dans « *l'odeur âcre des corps lassés* »... Là, si on sait regarder, « *on devine des gestes simples* », « *une longue patience* », celle de « *leur vie/ discrète et besogneuse* », quand

« *s'achève une journée lente* », un jour « *passé comme un autre/aussi terne et prévisible* », quand chacun a l'impression de « *passer là invisible dans la foule* », tant tout le monde se ressemble, avec sa fatigue du lourd travail ou du chômage.

Véronique Joyaux nous montre la difficulté de parler, de maîtriser le langage, qui est le lot des ces âmes petites : « *Il se livre peu* », « *elle ne peut partager le silence avec des mots* ». Elle nous décrit le SDF avec son « *mégot encore rouge/jeté là tel une âme au ralenti* », cette femme qui « *dans la glace [...] croise ce visage fatigué qui est le sien* », ceux qui ne peuvent pas « *prendre le temps [de] réchauffer le corps* », ceux qui répètent les « *gestes cent fois commis* », ceux qui gèlent sans doute dehors, mais qui ont aussi l'impression « *qu'il fait froid dedans* », parce qu'ils sont dans une très haute solitude : « *Ils guettent d'un œil le visiteur improbable/s'il vient ce ne sera pas pour eux/mais pour un autre que l'on aime encore* ». Ou ces vieux qui semblent « *aller jusqu'à ce point de vivre/où vivre n'est plus rien* ». Ceux qui sont plantés devant la télévision, parce que la solitude devient inhumaine : « *sur l'écran les images défilent/juste là pour la présence* ». Et ceux qui se donnent « *l'impression soudaine [...] de respirer* », parce que tout de même, on n'est pas des chiens !

Alors, dans une recherche de « *tendresse inaudible* », il leur arrive de « *fermer les yeux pour entrevoir sous les paupières les pépites du soleil* », puisqu'après tout, le soleil est à tout le monde, et de rechercher « *ce qui reste de l'amour/à la frange de la nuit* », car semblablement, l'amour n'est-il pas à tous ? Et puis, quand on en a marre de cette « *sorte d'oppression/qui rend plus seul que*

l'on est avec soi-même », quand on n'en peut plus de n'être même pas vus « *on le croise/il est transparent* », il arrive alors que l'« *on se rétracte* » et que l'on crie : « *un mot un seul/et l'espace s'entrouvre dans un rugissement* ». On existe, enfin, et il est bon de trouver parfois le « *sentiment d'être partie intégrante d'une humanité en marche* ».

Dans ce monde du manque d'amour, de travail, de considération, « *parfois on voudrait fuir/mais l'on reste là* », dans une attente vaine, peut-être des jours légers où « *il y a une fête entre amis/un repas au bord de l'eau* », « *un éclat de vivre* ». Véronique Joyaux nous fait toucher du doigt avec des mots simples, mais avec chaleur, avec tendresse, l'usure des jours, la dignité des femmes et des hommes d'en bas. Au fond, « *il suffirait d'un geste/pour que tout vacille* », l'espoir subsiste, quelque part, au moins dans l'œil du poète. Loin du nombrilisme ou de l'hermétisme d'une certaine poésie actuelle, voici un recueil qui réchauffe, qui nous incite, peut-être, à ne plus accepter d'être malmenés par la vie.

Jean-Pierre Brèthes

S'entrouvre la porte sur le palier
On aperçoit une table deux chaises un buffet
Juste ce qu'il faut
la plage blonde du plancher
On sent une odeur de cire fraîche
de propre
On devine des gestes simples
attentifs
des êtres dignes
dans la rectitude.

Sur l'écran des images du monde
si loin
si proches
Et puis
des paroles sans fin comme on déroule un fil
Lui dans le fauteuil
Elle devant l'évier le repassage
Une longue patience.

On l'appelle la petite dame d'en face
Tous les matins elle sort avec son cabas
la tête baissée la marche lente
On ne sait rien d'elle on ne lui parle pas
On la croit tournée au-dedans d'elle-même.

Dans le soir le point rouge d'une cigarette
son tracé de lumière
de chaleur comptée
La porte ouverte les marches de l'escalier
une autre porte la table deux chaises le lit
un chat noir en boule l'oreille dressée

S'achève une journée lente
On se sent amer
comme vidé.

Hommes lisses aux gestes simples
ils vont sur la peau rêche de la terre
avec patience pour gagner leur vie
Ils ne parlent jamais que du quotidien
du travail des enfants
du portail à réparer
de l'herbe trop haute
d'une carpe pêchée dans la rivière
aux dimensions démesurées
Une petite phrase de leur vie
discrète et besogneuse
Cette voix qui dit derrière les mots.

Ses pas toujours les mêmes
les gestes quotidiens
si infimes que personne n'y prête attention
ne leur donne poids.

Elle ne fait rien
rien de particulier
rien qui vaille
Elle va et vient
avec des gestes inutiles
la tête préoccupée
Au creux du ventre il y a un grand vide qui fait mal
un bleu à l'âme
Cependant elle sourit
pour qu'elle n'ait pas à se justifier.

On lui dit qu'elle parle peu
mais l'espace est déjà saturé de paroles
comme si le silence leur était insupportable
On lui demande ce qu'elle pense de tout cela
Elle ne peut partager le silence avec des mots
ou alors il faudrait le temps de peser chacun d'eux
pour qu'il soit juste
pour ne pas regretter ce qui a été dit trop vite
Enfin passons
On ne peut pas être trop exigeant.